

En effet, stimulés à la fois par leur propre haine pour la race blanche et par l'espoir d'une récompense ; redoutant, si le sommeil les surprenait, non pas le châtement promis, un Indien craint rarement la mort, mais effrayés de l'idée de se réveiller dans les terrains de chasse du pays des Esprits, portant sur leur front la flétrissure qui accompagne le guerrier que le sommeil a vaincu, les vedettes redoublèrent de vigilance.

Il est peu de bruits nocturnes qui puissent échapper à l'ouïe merveilleuse des Indiens, comme peu d'objets ont le pouvoir de se dérober à leurs yeux perçants ; mais, en cette occasion, le brouillard ôtait à l'air sa sonorité en même temps qu'il cachait à l'œil les objets extérieurs. L'attention la plus soutenue pouvait donc seule suppléer aux sens mis en défaut.

Les yeux fermés, l'oreille ouverte, et debout pour chasser la torpeur que le morne silence de la nature faisait peser sur eux, les guerriers indiens se tenaient immobiles près de leurs foyers ; seulement, chacun à son tour y jetait une branche d'arbre pour les raviver, et reprenait ensuite sa posture silencieuse et attentive.

Un assez long espace de temps s'écoula ainsi pendant lequel, sur les rives comme dans l'île, le seul bruit qui se fit entendre dans la nuit était la rumeur affaiblie d'une cataracte lointaine de la rivière, et le murmure des roseaux que l'eau courbait dans son cours.

Sur la rive gauche, se tenait le chef indien. L'air viv de la nuit, en envenimant sa blessure, ne faisait qu'exciter la haine dont son cœur était déjà gonflé. La lueur du foyer allumé auprès de l'arbre contre lequel il était adossé éclairait sur son visage noirâtre des traits altérés par le sang qu'il avait perdu. Sa figure couverte de hideuses peintures et contractée par la douleur qu'il dédaignait de montrer, ses yeux brillants et farouches le faisaient ressembler à l'une des idoles sanguinaires des temps barbares.

Peu à peu, cependant, malgré l'empire qu'un Indien sait exercer sur ses sens, ses yeux se voilèrent de leurs paupières appesanties par le sommeil, et un assoupissement presque invincible s'empara de lui.

Au bout de quelques instants, son sommeil devint si profond qu'il n'entendit pas les branches sèches craquer sous un mocassin, et qu'il ne vit pas un Indien de sa tribu s'avancer vers lui.

Immuable et droit comme la tige d'un bambou, un coureur apache, couvert de sang, les narines gonflées et la poitrine haletante, attendait à deux pas de l'Indien endormi que le chef redouté devant lequel il se présentait ouvrît les yeux et l'interrogeât.

Le coureur, néanmoins, à l'aspect de la tête du chef qui se penchait insensiblement sur sa poitrine, résolut d'annoncer sa présence. Ce fut d'une voix creuse et gutturale qu'il fit entendre des mots.

— Quand l'Oiseau-Noir ouvrira les yeux, il entendra de ma bouche un message qui chassera le sommeil loin de lui.

L'Indien souleva ses paupières au son de la voix qui frappait ses oreilles, et un effort de sa volonté écarta brusquement le sommeil sous lequel il succombait. Honteux qu'un chef eût été surpris endormi comme un guerrier de peu de renom, l'Indien crut devoir s'excuser :

— L'Oiseau-Noir a perdu beaucoup de sang ; il en a perdu assez pour que le prochain soleil ne le sèche pas sur la terre, et son corps est plus faible que sa volonté.

— L'homme est ainsi, répliqua sentencieusement le messager.

L'Oiseau-Noir reprit :

— C'est quelque message bien important sans doute à me communiquer, puisque le Chat-Pard a choisi pour me le transmettre le plus agile de ses coureurs.

— Le Chat-Pard ne transmettra plus de message, répondit l'Indien de sa voix gutturale. La lance d'un blanc est entrée dans sa poitrine, et le chef chasse à présent avec ses pères dans la terre des Esprits.

— Qu'importe ! il est mort vainqueur ; il a vu, avant de mourir, les chiens blancs dispersés dans la plaine.

— Il est mort vaincu ; ce sont, au contraire, les Apaches qui ont dû fuir après avoir perdu leur chef et cinquante guerriers renommés.

Peu s'en fallut que, malgré la douleur cuisante de sa blessure, et en dépit de l'empire qu'un chef indien doit exercer sur lui-même, l'Oiseau-Noir ne bondît sur ses pieds à cette nouvelle inattendue. Cependant, il se contint, répondit gravement, quoique ses lèvres tremblèrent :

— Qui t'envoie donc alors vers moi, messager de si tristes nouvelles ?

— Des guerriers qui ont besoin d'un chef pour réparer leur défaite. L'Oiseau-Noir n'était que le chef d'une tribu, il est aujourd'hui le chef d'une peuplade entière.

L'orgueil satisfait brilla dans l'œil noir de l'Indien. Son autorité s'augmentait d'une part, de l'autre la défaite dont on lui transmettait la nouvelle démontrait la sagesse du conseil qu'il avait donné et que les chefs avaient repoussé.

— Si les carabines du Nord se fussent jointes à celles de nos guerriers, les blancs du Sud n'auraient pas été vainqueurs.

Puis, son orgueil humilié rappelant à sa mémoire la manière injurieuse dont les deux chasseurs avaient repoussé ses propositions, ses prunelles lancèrent de farouches éclairs de haine, et il reprit en montrant du doigt sa blessure :

— Que peut faire un chef blessé ? Ses jambes refusent de le porter ; à peine pourra-t-il se tenir sur la selle de son cheval.

— On l'y attachera, reprit l'Indien. Un chef est à la fois une tête et un bras : si le bras est impuissant, la tête agira ; la vue du sang de leur chef animera toujours les guerriers. Le feu du conseil s'est allumé de nouveau après la déroute ; en attend l'Oiseau-Noir pour y faire entendre sa voix ; son cheval de bataille est prêt, marchons.